

Douce nuit

Le soir de Noël est un grand soir pour les gens comme moi. Enfin je dis les gens comme moi, mais autant vous le dire tout de suite, et sans vouloir me vanter, je suis unique en mon genre.

Pour être plus précis, c'est plutôt mon métier qui est unique en son genre. Vous en connaissez beaucoup vous, des gens dont le véhicule de service est un traîneau magique tiré par des rennes ? Dont les employés sont des lutins ? Non, c'est bien ce que je disais.

Dans la famille, on est Père Noël de génération en génération. Personne n'y échappe, et personne ne s'en plaint. J'ai appris ce métier par mon père, qui lui-même l'a appris par son père, et ainsi de suite. Une sorte d'entreprise familiale, quoi.

Noël est un grand événement pour nous. Le reste de l'année, on ne fait pas grand-chose, et en général tout le monde nous oublie. C'est pour ça que dès que le mois de décembre pointe le bout de son nez, c'est la grande excitation dans ma demeure, perchée là-haut sur les nuages : on prépare les commandes, on trie les lettres, on amorce la fabrication des jouets. Tout le monde se met au travail. Même moi, je lave mon costume, je bichonne les rennes, je repeins le traîneau. Tout doit être parfait, propre, fonctionnel pour le grand soir.

Ce 24 décembre là, la nuit promettait d'être particulièrement longue, vu le nombre de commandes auxquelles mes lutins avaient dû faire face. Le bois du traîneau grinçait sous le poids de tous les jouets que l'on chargeait petit à petit à l'arrière du véhicule. J'avais pris un grog chaud et quelques sablés pour tenir le choc, car je ne comptais pas faiblir. Quand les derniers paquets furent casés, je fis un petit signe d'adieu à tous les lutins qui me répondirent en chœur. Puis, d'une voix rauque et puissante, j'ordonnai aux rennes de démarrer. Ceux-ci s'élancèrent alors dans la grande nuit glacée. Le traîneau rebondit deux ou trois fois sur le sol gelé, avant de décoller et de prendre de l'altitude.

L'adrénaline habituelle me submergea lorsque nous survolâmes la première ville. Je pensais à tous ces petits enfants, l'estomac plein de dinde et de sucreries, qui devaient maintenant dormir, rêvant de leur future nouvelle poupée, du nouveau jeu vidéo qu'ils avaient commandé, et de tous les beaux cadeaux qu'ils allaient découvrir, le lendemain, au pied du sapin.

Je fis atterrir les rennes au milieu d'un parking. Après avoir endossé ma hotte, j'entrepris l'ascension du toit de la première maison, où devaient à présent sommeiller, d'après les indications laissées par les lutins, les petits Benjamin et Marie, 5 et 8 ans. Je me glissai à travers le conduit de la cheminée et retombai sur mes pieds deux ou trois mètres plus bas sur le carrelage blanc et bleu de la cuisine familiale, dans un déluge de suie et de poussière.

Je pouvais encore sentir un léger fumet de dinde froide. Je m'approchai du sapin de Noël qui luisait dans la douce pénombre de cette nuit paisible, et extirpai de ma hotte une voiture télécommandée, un déguisement de princesse Disney, deux peluches de huskies aux yeux bleus et ronds, une petite boîte de maquillage et un minuscule vélo à roulettes. Puis, je laissai une petite carte (« Joyeux Noël les enfants ! Signé : Le Père Noël »), passai un petit coup de balai autour de la cheminée puis sortis (par la porte, parce que je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais les cheminées ça va bien cinq minutes).

Je répétais ce manège une bonne partie de la nuit. Évidemment, je devais parfois m'adapter, lorsque les enfants étaient encore éveillés, ou lorsque les maisons n'avaient pas de cheminées, des brouilles comme cela, mais ce n'était jamais très difficile, l'expérience du métier faisant, je surmontais chaque petit obstacle sans problème.

La nuit se déroulait sans problème, et j'avais plutôt bien. Il devait être deux heures du matin lorsque, consultant mon plan, je me rendis compte que je devais me rendre à une adresse qui ne me disait absolument rien, quelque part dans le nord de la France. Cela arrivait quelquefois, lorsqu'une famille décidait de rénover une vieille maison de campagne avec personne autour, pour s'y installer. C'était assez rare, car la plupart du temps je revenais plusieurs années aux mêmes endroits et connaissais les adresses par cœur.

J'indiquai la latitude et la longitude à mes rennes, qui virèrent sans hésiter à tribord et firent cap vers le nord.

Quelques minutes plus tard, ils atterrirent au beau milieu d'un terrain vague, non loin d'une voie à grande vitesse. Je sautais à terre et scrutais les environs. Il faisait froid dehors, et tout semblait inhospitalier. Les branches des quelques arbres qui poussaient par-ci par-là dessinaient sur la toile de la nuit des espèces de lambeaux noirs fantomatiques. Je fronçais les sourcils : ça ne pouvait pas être une erreur, mes lutins n'en faisaient jamais.

A force d'observation je finis par apercevoir, enfin, quelques mètres plus loin, des formes qui évoquaient plus ou moins des tentes. Je fis basculer ma hotte sur mes épaules, et avançai à grand pas dans cette direction.

Je ne m'étais pas trompé : ils s'agissait bien de tentes, enfin d'espèces de tentes. On aurait plutôt dit des bâches. Elles étaient bleues, sales, gonflées par le vent. Certaines ressemblaient à des sacs poubelles. Il devait y en avoir plusieurs dizaines, collées les unes aux autres, regroupées en cercle.

Tout cela ne me disait rien qui vaille.

J'avancai lentement au milieu de ces étranges habitations, tout en suivant scrupuleusement les indications des lutins, car je n'avais aucune envie de me perdre dans ce fouillis. Le sol était boueux et je faillis trébucher plusieurs fois. Quelque chose me disait que j'aurai du mal à trouver une cheminée ici. Je finis par arriver à destination, et c'est là que je vis la tente dans laquelle je devais livrer ma commande.

J'ai réalisé d'un seul coup que si je me trouvais devant cet amas de toile usée, devant ce tas de bâche perdu dans un océan de plastique froid, retenu seulement par quelques sangles marrons, c'est qu'un enfant devait y dormir chaque nuit.

Un frisson me parcourut l'échine.

Sans bruit, j'ai franchi le seuil de la maison, puisque finalement c'en était une.

A l'intérieur, le vent entraînait comme chez lui. Il y avait une drôle d'odeur, et pas de sapin de Noël.

J'avancai sur la pointe des pieds, plissant les yeux dans l'ombre pour essayer de distinguer l'espace dans lequel j'évoluais.

Je faillis trébucher sur quelque chose. C'était un homme. Il dormait à même sol, la bouche entrouverte.

Je fis quelques pas encore, avant de trouver l'enfant. Je m'agenouillai. C'était une petite fille, enroulée dans un patchwork grisâtre. Elle serrait dans son poing un papier. Je desserrais un à un ses doigts et déplaçais son manuscrit :

« Cher Père Noël,

Là d'où je viens on ne croit pas au Père Noël, mais on m'a dit qu'ici en France on t'écrit des lettres quand on veut quelque chose très fort. Alors je me suis dit que je pouvais essayer comme ça peut être que ça marchera.

Mon papa me dit que la meilleure solution ce serait d'avoir des papiers pour travailler ici, ou bien de réussir à traverser la mer pour arriver en Angleterre. Comme ça après on pourra avoir une vraie maison et je pourrai aller à l'école.

Là d'où je viens, mon école a été détruite. Ici, c'est un petit peu mieux parce que il n'y a pas la guerre mais c'est dur quand même.

Alors peut-être que toi, tu pourras faire quelque chose.

Merci,

Nour »

Je repliais doucement le papier. Dehors, le cri d'un oiseau sauvage se fit entendre. Je me mis à réfléchir, en vain. Je commençais à regretter amèrement d'être venu ici. Pourquoi n'avait-elle pas commandé une boîte de playmobils, ou une barbie télécommandée ? Tout aurait été plus simple.

La petite fille soupira dans son sommeil. Je soupirais aussi. Je n'étais qu'un incapable. Le Père Noël est un incapable !

Et la petite fille dormait. Je me demandai si elle espérait quelque chose de cette nuit de Noël, puisque la nuit de Noël est censée être magique, puisqu'elle est censée être douce.

A des kilomètres à la ronde, dans quelques heures, des centaines d'enfants allaient se réveiller et déballer avec frénésie les myriades de cadeaux qui allaient orner le pied du sapin.

Je laissais le reste des sablés que j'avais emporté pour moi au pied du lit de la petite fille, puis sortis sans faire de bruit.

Le Père Noël est un incapable.

Manon Chevalier